

MARC BOWMAN

Djihad à PARIS



LE PLUS RÉALISTE DES THRILLERS SUR L'ANTITERRORISME
ÉCRIT PAR UN ANCIEN DES FORCES SPÉCIALES



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC



Marc Bowman

DJIHAD À PARIS

© Éditions Pierre de Taillac, 2016

Éditions Pierre de Taillac
74, rue du Rocher • 75008 Paris
www.editionspierredetaillac.com



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC
L'HISTOIRE MILITAIRE AUTREMENT

*Fezzan, désert de Libye occidentale,
mois d'avril, lundi 06 h 00*

Philippe donna un coup de pied à son coéquipier.

– Bouge-toi, on a de la visite.

Émergeant d'un rêve peuplé de créatures des îles, le soldat Millet se redressa rapidement et leva la tête au-dessus des rochers.

– C'est un camion, annonça Philippe à travers ses jumelles. Vu sa vitesse, il n'est pas chargé.

Le soleil rasant éclairait violemment la cabine. À l'intérieur, trois hommes enturbannés, le visage recouvert d'un chèche beige.

– Il vient peut-être prendre les missiles... ironisa son camarade.

– Tu parles! Avec cette chaleur, ils auraient dû péter depuis longtemps. Dis au chef de venir.

Philippe et ses coéquipiers étaient sur place depuis cinq jours. Il se passait quelque chose. Enfin! Son cœur se mit à battre plus vite.

Ils avaient été largués à une vingtaine de kilomètres pour aller observer ce campement de l'armée libyenne situé à environ quatre cents kilomètres au sud de Tripoli, en plein désert. Ce camp était le centre d'un vaste trafic d'armes qui

alimentait tous les groupes djihadistes du Sahel. D'après de récentes informations américaines, c'était probablement le lieu de stockage de missiles sol-air SAM 7. Mais depuis leur arrivée, il ne s'était rien passé.

Le soldat dégringola sur les fesses les quelques mètres qui le séparaient du sentier. Vingt mètres plus loin, il rejoignit la cache dans laquelle se reposaient les trois autres membres de l'équipe des forces spéciales françaises.

– Un camion de type Unimog, armée libyenne, avec trois types à bord, tous les trois enturbannés, lunettes de soleil. Impossible de voir leurs visages !

– OK, je monte, répondit le capitaine Didier, le chef du groupe.

Lorsqu'il parvint au sommet de la crête d'où ils pouvaient observer le camp, le camion était déjà arrivé au portail. Les six gardes du camp étaient tous sortis et paraissaient très contents d'avoir enfin de la visite. Ils accueillirent les occupants du camion en levant les bras et tous se donnèrent l'accolade.

– C'est bizarre, ces mecs qui gardent leur turban. Fais des photos.

Les parachutistes appartenaient à une unité spécialisée dans le renseignement. Tout en observant la scène à travers son objectif, Philippe répondit :

– Forces libyennes loyalistes, aucun doute, je vois la plaque. Mais les trois types n'ont pas de grade et ils sont armés.

Le camion recula jusqu'à l'aplomb du hangar et le groupe se divisa. Trois gardes et un nouvel arrivant entrèrent dans le bâtiment tandis que les cinq autres se dirigeaient vers le dortoir à une trentaine de mètres.

– Ah, le trafic commence, regardez, ils sortent des caisses.

– Ouais, et ils ont même un chariot élévateur. On ne l'avait pas encore vu, celui-là.

Les quatre hommes hissèrent dans la benne du camion une longue caisse en bois posée sur les fourches du chariot. Il semblait au bout de ses capacités tant le moteur crachait une fumée noire. Puis ils chargèrent tout aussi péniblement une deuxième caisse, puis encore deux autres, moins longues mais plus larges. Enfin, des roues soigneusement emballées. Après avoir arrimé le chargement, ils le couvrirent d'une bâche de couleur kaki.

– Ça ressemble bien à des tubes : je dirais mitrailleuse ou mortier, ou un genre de lance-roquettes.

– Les photos ne seront pas terribles, c'est à contre-jour et ils ont remué beaucoup de poussière.

À ce moment-là, les deux autres occupants du camion, qui s'étaient rendus dans le dortoir, en sortirent et firent signe aux autres de les rejoindre. Le groupe s'avança vers eux.

– Qu'est-ce qu'il fout, celui-là ?

Le troisième enturbanné venait d'ouvrir la portière conducteur du camion. Il posa la kalachnikov qu'il portait en bandoulière et rattrapa les trois gardiens qui se dirigeaient vers le dortoir.

– Merde, fais des photos !

L'homme venait de sortir une arme de poing. Rejoignant les gardiens, il leur tira dans le dos à une vitesse stupéfiante. Immédiatement, les deux autres occupants du camion se précipitèrent, achevèrent les gardes sous les yeux du troisième homme, puis tous commencèrent à traîner les cadavres à l'intérieur du dortoir.

– Putain, ils ont dû buter les autres dans la baraque, s'exclama Philippe, qui continuait à mitrailler la scène avec son puissant zoom optique.

– J'appelle le PC.

Le chef se laissa glisser jusqu'au poste radio satellitaire, le prit dans les bras et remonta au poste d'observation. Il fallut de longues secondes pour obtenir la liaison avec son supérieur installé dans une frégate de la marine au large du golfe de Syrte. Il fit un bref compte rendu.

– Vous pouvez intervenir ? lui demanda l'officier.

– Non, on est à neuf cents mètres, trop loin pour tirer.

– OK, je vais demander à Paris un drone pour les suivre.

– Ça va sauter ! annonça brusquement Philippe.

Les trois hommes du camion venaient de se jeter à terre après avoir lancé des grenades à l'intérieur du hangar. Un éclair blanc enveloppa le bâtiment et trois secondes plus tard, le bruit de la détonation leur parvint.

– Ils font tout péter pour effacer leurs traces.

– C'étaient des grenades au phosphore, tout doit être brûlé à l'intérieur. Bouahhh...

Les trois occupants du camion se relevèrent lentement et se dirigèrent vers le véhicule. L'un d'eux semblait un peu sonné. Il marchait lentement et se fit distancer par les deux autres.

– Attends, il se passe un truc, murmura Didier.

L'homme en retard tendit brusquement le bras et tira dans le dos d'un de ses acolytes, qui s'écroula. Le troisième se précipita dans le camion et revint avec une corde. Le tireur s'était rapproché de sa victime.

– On dirait qu'il lui parle. Je ne pense pas qu'il soit mort.

– Non, il a l'air vivant, répondit le chef, qui leva ses jumelles pour retirer la sueur de ses paupières.

Ils lui lièrent les jambes et le tirèrent par la corde jusqu'au chariot élévateur. Les paras étaient horrifiés et croyaient entendre les cris de douleur de la victime. Celui qui avait apporté la corde démarra et abaissa la fourche. Le tireur accrocha la corde et fit signe de lever. Suspendu par les pieds, la tête à environ un mètre du sol, la victime tressaillit puis ne bougea plus, les bras ballants.

Philippe se figea, commençant déjà à deviner la suite.

– Continue à faire des photos, lui jeta froidement son chef.

Philippe appuya sur le déclencheur :

L'homme sort un long couteau.

Il se place derrière la victime.

Il lui relève la tête.

Il se penche vers son oreille.

Il semble lui murmurer quelques mots.

Il lui tranche la gorge.

Le sang jaillit à plus d'un mètre.

Tétanisé, Philippe avait gardé le doigt bloqué sur le déclencheur.

Les deux hommes montent dans le camion.

Ils partent vers le nord.

Le camion disparaît dans un nuage de poussière.

– Allez, c'est bon ! Didier balança une claque sur la nuque de Philippe, qui reprit ses esprits.

Dix minutes plus tard, l'équipe de Didier recevait l'ordre de quitter la zone et de rejoindre le point d'extraction où l'hélicoptère des forces spéciales viendrait les chercher en

début de nuit. Mais auparavant, il fallait inspecter le camp et tenter de savoir ce qu'il y avait dans ce hangar.

Le chef prit quelques instants de réflexion, puis donna ses ordres.

– Philippe, tu viens avec moi, on va fouiller le camp, prends un petit appareil photo et on y va en courant. Les autres, vous prenez nos sacs et vous marchez vers le point de récupération.

Il fallait faire vite. Les deux hommes partirent après avoir observé une dernière fois le site à la jumelle. Neuf cents mètres de plat quasi parfait et aucun moyen de se cacher : pas une seule pierre de plus de trois centimètres de haut. D'autres véhicules pouvaient surgir à tout instant, et plus ils tardaient, plus ils devraient marcher sous un soleil de plomb pendant le retour. Leurs réserves d'eau ne permettaient pas de flâner longtemps, et vu l'état prévisible du dortoir, ils avaient peu de chances d'en trouver à l'intérieur.

Après plusieurs minutes de course, s'estimant à une centaine de mètres de la première construction, Didier fit signe de s'arrêter pour une ultime observation. Bien espacés, les deux hommes s'agenouillèrent et Didier sortit sa jumelle avec télémètre laser.

– Deux cent quarante-cinq mètres jusqu'au mur du dortoir, faut se grouiller !

Il était impossible d'évaluer correctement les distances sur un sol aussi plat. Encore deux minutes et après avoir précautionneusement franchi le barbelé, soufflant et ruisselant de sueur, les deux hommes épaulèrent leurs fusils d'assaut et avancèrent lentement. Dans un silence parfait,

ils se dirigèrent vers le dortoir. À droite et légèrement en arrière, ils apercevaient le bâtiment des sanitaires.

– Surveillance quand même la sortie, murmura Didier.

Avec leurs armes, ils balayaient l'espace devant eux, prêts à faire feu. Parvenus à quelques mètres de l'entrée, sur un clin d'œil de Didier, ils se précipitèrent pour se plaquer contre le mur, de part et d'autre de l'entrée. Déjà très forte, l'odeur de chair grillée devint suffocante. Aucun bruit ne leur parvenant, ils pénétrèrent prudemment dans le bâtiment. Philippe entra en gardant les yeux rivés sur le sol pour tenter de repérer un éventuel piège. La première chose qu'il vit fut le corps éventré d'une chèvre. Il ne restait pas grand-chose de l'animal, mais cette vision macabre permit à Philippe de se préparer à bien pire. En levant les yeux, il constata qu'il n'y avait qu'une seule pièce. Dans l'obscurité, il remarqua au fond des formes sur le sol : sans aucun doute les corps des gardes. À côté de lui, asphyxié par l'odeur, Didier se retourna brusquement pour vomir. Cela encouragea Philippe à résister. Il s'avança : les six corps étaient partiellement brûlés et déchiquetés, mais aucune mise en scène particulière n'apparaissait. Il entendit Didier qui se rapprochait en se mouchant. D'une voix blanche, le capitaine entreprit de résumer la situation.

– Je ne vois rien de particulier.

Son souffle était court.

– Pas de survivants, les gardes étaient déjà morts avant les grenades.

On aurait dit qu'il récitait une leçon. Didier se raccrochait à ce qu'il avait appris en stage pour ne pas sombrer. Être concis, objectif, juste décrire ce que l'on voit de manière clinique. La cuisse d'un cadavre se consumait encore.

La chaleur et l'odeur asphyxiante lui provoquèrent un nouveau haut-le-cœur. Mais cette fois, il récupéra plus vite.

– On prend des photos et on passe à l'autre bâtiment ! ordonna-t-il brusquement.

Le chef refaisait surface, et Philippe réagit instantanément. Trop vite, sans doute. En ouvrant la poche cargo de son pantalon, il fit tomber le petit appareil photo sur le sol. Lui aussi était à bout, et le simple fait de se pencher le fit violemment vomir. Il tomba à genoux. Cela le soulagea immédiatement. Après avoir soufflé quelques secondes, il se redressa et parvint à prendre plusieurs photos. Les deux hommes sortirent et furent heureux de retrouver le soleil. Ils respirèrent à plusieurs reprises la bouche grande ouverte, comme pour se vider des miasmes du dortoir. Et même si leur subconscient leur intimait l'ordre de se dépêcher, ils se dirigèrent d'un pas lent vers l'autre bâtiment.

Car le pire était à venir. Le regard baissé, ils devinaient à présent la forme du chariot élévateur et la forme macabre qui y était suspendue. Ils s'approchèrent. Cette fois, pas d'odeur, mais un bourdonnement de plus en plus intense. Des milliers de mouches venues de nulle part se rassaiaient de sang humain : il n'y avait plus qu'une énorme tache noire et de petites traînées sur le sol. Didier sentit que Philippe chancelait.

– Passe-moi l'appareil et va voir le hangar.

Philippe tendit le bras, se détourna rapidement et continua vers la porte d'entrée. Didier tenta de faire le vide dans son cerveau et appuya mécaniquement sur le déclencheur pour prendre en photo le visage de l'homme qui avait été égorgé.

Il rejoignit Philippe quelques secondes plus tard sans vraiment le réaliser. La porte était encore ouverte, et après un rapide coup d'œil d'expert pour s'assurer de l'absence de piège, ils entrèrent.

– Waouh ! Eh bien, quel supermarché !

Heureux de se changer les idées, les deux soldats se promenèrent rapidement entre les allées. Le hangar était rempli de caisses en tout genre, soigneusement rangées et empilées. Principalement en bois et ayant contenu des armes de petit calibre. Aucune trace de missiles. *Rien de trop sophistiqué, pas étonnant avec cette chaleur !* pensait Philippe. Dans le coin gauche du hangar, ils n'eurent pas de mal à reconnaître des caisses ressemblant à celles qu'ils avaient vu charger dans le camion. Six caisses de forme carrée et six autres de forme plus longue. Didier en ouvrit une. En même temps qu'il reconnaissait le tube d'un mortier, il lut sur l'intérieur du couvercle :

THOMSON BRANDT MO 120 mm. FRANCE

– Regarde les autres caisses !

Collé par un mélange de graisse séchée et de poussière, le couvercle de la première caisse carrée s'ouvrit avec difficulté. Comme il s'y attendait, il s'agissait de la plaque de couche, celle qui permet de fixer le tube et d'encaisser le recul provoqué par le départ de l'obus. Didier saisit une pochette transparente contenant des papiers jaunis écrits en français et en arabe.

– Tout est neuf, du matériel acheté par Kadhafi et qui n'a jamais servi. Regarde, il y a encore le mode d'emploi.

Mais au moment où il s'apprêtait à jeter la pochette, il aperçut une carte de visite qui avait été glissée à l'intérieur côté recto. Il la récupéra :

GEOFFROY DE FONCOURT-WEBER
SOFRESA

Probablement le vendeur, ou plutôt l'intermédiaire. Bizarre que le mec ait laissé sa carte; d'habitude, ces gars sont plutôt discrets.

- Allez, on photographie tout et j'envoie au COS.
- Il s'essuya le visage et fit demi-tour.
- Et on se casse, je hais ce bled !

Base aérienne de Villacoublay, quartier général du commandement des opérations spéciales, région parisienne, lundi 08h 15

La haute stature du général Seurtou, chef des opérations spéciales de l'armée française, se découpa à l'entrée de la salle de briefing. Il fit un signe au responsable des opérations en Libye, qui prit immédiatement la parole.

- Bon, dit-il, on a cinq paras qui se dirigent vers leur point de récupération. Trois sont à douze kilomètres et les deux autres sont à seize.
- Des problèmes ? coupa le général.
- Non, mais ils n'ont pas beaucoup d'eau, il faudra qu'ils tiennent jusqu'à ce soir, sinon...
- Sinon quoi ?

- Eh bien, il faudra aller les chercher avant, ce qui en plein jour nous obligera à prévenir les Libyens.

- Pas question !

Les soldats de l'armée française n'étaient pas censés se trouver dans le sud de la Libye sans un mandat international ou une autorisation du gouvernement libyen. Totalement hors de contrôle, la région du Fezzan était devenue une zone de collusion entre les groupes djihadistes plus ou moins affiliés à Al-Qaida ou à l'État islamique et les trafiquants d'armes ou de drogue. Les quelques lambeaux de l'armée libyenne qui restaient dans la zone survivaient en participant à ces trafics sans prendre le risque de les perturber. La région regorgeait de dépôts d'armes hérités de l'ère Kadhafi. Quant à la drogue, elle arrivait d'Amérique du Sud par les ports d'Afrique de l'Ouest, remontait par le Mali, le Niger, et s'échangeait dans le Sud libyen pour se déverser ensuite dans le bassin méditerranéen.

- La suite ?

Le général Seurtou n'était pas un bavard.

- Alors là, on ne comprend pas grand-chose. C'est la troisième fois en six mois qu'on envoie une équipe surveiller ce poste. À chaque fois, trois à cinq pick-up venus du sud chargent des caisses d'armes et repartent aussitôt vers la frontière nigérienne. La première fois, on s'est fait avoir, mais la deuxième, on a eu le temps de suivre le convoi avec un drone.

- Je sais.

Mais l'officier, habitué au style de son patron, continua sans s'émouvoir.

– Chemin habituel : passe d’Anaï ou de Salvador, montagnes de l’Emi Lulu, puis ils se sont cachés dans les montagnes du massif de l’Aïr.

Son doigt suivait le chemin sur l’immense carte affichée sur le mur.

– On a prévenu l’armée nigérienne qui s’est occupée d’eux : c’était une prise facile et sans grand danger. Maintenant, on est certains que ce camp est sur un circuit à destination du Niger et du Mali pour les armes et à destination de Tripoli pour la drogue.

– Le Tchad ? demanda le général.

– Non, Tchad, Nigeria et Boko Haram, tout passe plus à l’est par la passe de Toummo. Les fois précédentes, on était allés surveiller ce camp à la suite d’un tuyau de la DGSE. Mais là, on a appris, un peu par hasard, que les Américains cherchaient des missiles sol-air portables, genre SAM 7. On a décidé de renvoyer une équipe sur place : c’était aussi un bon moyen pour voir s’il était actif indépendamment des renseignements que la DGSE obtient à Bamako ou à Niamey.

– Et alors ?

– Rien jusqu’à ce matin. Sauf qu’il y avait quand même six gardes en uniforme de soldats libyens. Six gardes, c’est quand même pas rien, même si pour occuper leurs mecs, ils sont capables de leur faire déplacer des dunes juste pour le plaisir.

La remarque arracha l’ombre d’un sourire au général. L’officier continua en relatant les événements de la matinée.

– Ce qui est étrange, c’est que le camion est reparti vers le nord et non vers le sud avec a priori deux mortiers de 120 mm.

– Ils rentrent au pays !

Tous les visages se tournèrent vers la seule personne de l’assemblée habillée en civil. Le général Cruci portait encore beau malgré ses 71 printemps. Retraité depuis plus de douze ans, ayant largement dépassé l’âge légal de la réserve, on avait l’impression qu’il faisait partie des murs. Il travaillait à présent comme bénévole au service du COS, c’est-à-dire dans la plus parfaite illégalité juridique. Mais par sa mémoire et son instinct, il avait su se rendre indispensable. La jeune garde le trouvait cependant un peu encombrant.

– Explique-toi, lui demanda Seurtou.

– Je plaisante, mais à moitié seulement. Des mecs qui dessoudent six soldats et égorgent leur copain pour tirer deux mortiers doivent avoir une idée précise de ce qu’ils vont en faire. Quand on ne peut pas avoir des SAM 7, on prend des mortiers pour balancer des obus.

– Sauf que choper un avion en vol avec un obus de mortier, faut être bon en maths ! ironisa le chef des transmissions.

– Pourquoi en vol ? Au sol, ça peut être pas mal aussi.

Dans un silence devenu brusquement plus lourd, le général Seurtou reprit la parole.

– La suite ?

– On n’a pas pu suivre le camion avec le drone Harfang, il était trop au sud pour rallier la zone où est parti le camion. On a alerté notre équipe de formateurs auprès des Libyens, ils vont essayer de grenouiller aux accès sud de la ville, mais sans grand espoir. On n’a pas prévenu les Libyens.

– Nos gars ?

– Je propose de maintenir le plan. Récupération ce soir par l’hélico.

Le patron des opérations spéciales se releva, déplaça sa grande carcasse, croisa le regard de chaque participant à la recherche d'un éventuel commentaire.

– OK, prévenez-moi quand ça sera fait.

Et il se dirigea vers le sas de sécurité en faisant signe à l'officier qui avait présenté le briefing de le suivre. Entre les deux portes blindées, il ajouta :

– Je veux que vous appelez vos copains à la DGSE : vérifiez qu'ils ont bien reçu les coordonnées du vendeur et les photos de l'égorgé. La SOFRESA était spécialisée dans les ventes avec l'Arabie saoudite, pas avec la Libye. Il y a un truc pas net.

2

*Direction générale de la sécurité extérieure (DGSE),
boulevard Mortier, XX^e arrondissement,
Paris, lundi 09h 00*

Aymar l'entendit avant de la voir : à chaque fois, les talons aiguille de ses bottes sur le vieux carrelage gris le perturbaient.

– Salut, Julie, tu es bien matinale aujourd'hui.

– Salut, lui répondit-elle. Ouais, le chef m'a fait tomber du lit ce matin pour me dire qu'on avait eu un problème en Libye. Il veut qu'on aille le voir ensemble.

Aymar bougonna son assentiment. Une envie de meurtre venait de le traverser. Pourquoi le chef l'avait-il appelée et pas lui ? Une envie animale aussi en suivant la brune Julie perchée sur ses hauts talons, moulée dans son jean et son chemisier, l'ensemble trop ajusté, trop slim.

La porte du bureau du commissaire Botini était ouverte. Le petit Corse trapu, une tasse de café à la main, leur fit signe d'entrer et de s'asseoir.

– Bonjour les jeunes, leur lança-t-il en forçant son accent méridional. Ce matin en Libye, une équipe de renseignement des forces spéciales a vu un truc étrange.

Botini, directeur adjoint du renseignement de la DGSE, avala une gorgée de café et raconta la scène qui venait de se produire à quatre mille kilomètres plus au sud.

COLLECTION ACTIONS CLANDESTINES



Désert libyen : un dépôt d'armes secret est attaqué. Les gardes sont tous sauvagement assassinés et des mortiers lourds sont volés. Soigneusement camouflés, des commandos des forces spéciales françaises observent la scène...

À Paris, Aymar de Milandre, agent de la DGSE, enquête. Rapidement, tous les services de l'État sont mobilisés. Mais personne ne comprend ce qui relie les anciens réseaux secrets de l'OTAN, les spécialistes des armes chimiques du régime syrien et les djihadistes les plus fous. Qui est assez fort pour orchestrer une telle manipulation ?

L'action d'Aymar suffira-t-elle à arrêter ceux qui veulent faire payer la France ?

Marc Bowman est le nom d'emprunt d'un ancien membre des forces spéciales françaises. Officier général, il a occupé un poste important au cœur de la Défense nationale. Très au fait des enjeux de sécurité, de stratégie et de lutte contre le terrorisme, il connaît bien le monde des actions « non conventionnelles ».

Il est l'auteur de *La Bombe d'Alger*, une autre enquête haletante d'Aymar de Milandre.

« Une traque commence, qui emporte le lecteur, souffle court, sur les chemins tortueux du djihadisme [...]. Captivant. »

Le Monde

« Un thriller haletant dans les arcanes des services de contre-espionnage. »

Paris Match

« Marc Bowman redonne vie au roman d'espionnage [...] une précision et un réalisme extrême. [...]

Le livre ne se lâche pas. »

Libération

Prix : 11,90 €

